

Des virtualités humaines

Ma vie réelle, de Magnus Isacsson, Québec, 90 min.

Paul Beaucage

Number 246, Fall 2013

Actualité de *Parti pris*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70136ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaucage, P. (2013). Review of [Des virtualités humaines / *Ma vie réelle*, de Magnus Isacsson, Québec, 90 min.] *Spirale*, (246), 11–13.

Des virtualités humaines

PAR PAUL BEAUCAGE

MA VIE RÉELLE
de Magnus Isacsson
Québec, 90 min.

Magnus Isacsson (1948-2012) était un cinéaste engagé, éminemment progressiste, qui a réalisé près d'une vingtaine de documentaires au cours de sa carrière. De *Toivo* (1990) à *L'art en action* (2009), en passant par *Le nouvel habit de l'empereur* (1995) et *Enfants de chœur* (1999), l'œuvre cinématographique d'Isacsson comporte une remarquable cohérence stylistique et thématique. Certes, la démarche esthétique du réalisateur n'était pas des plus avant-gardistes. Cependant, sa formation en sciences politiques et sa vision humaniste de l'existence lui ont souvent permis de poser un regard aigu sur des phénomènes sociopolitiques contemporains. Conscient des inégalités sociales qui sévissent au Québec, comme dans l'ensemble du monde, Magnus Isacsson a réalisé plusieurs films traitant de ce phénomène, durant une période qui s'échelonne sur trois décennies. Peu de temps avant de s'éteindre, Isacsson a pu achever le montage de *Ma vie réelle* (2012), un long métrage qui s'inscrit pleinement dans l'esprit de l'ensemble de son œuvre. Sensible à la problématique touchant au décrochage scolaire et à la représentation médiatique superficielle que l'on propose de l'arrondissement de Montréal-Nord, suite aux émeutes de 2008¹, le cinéaste a cru opportun de démystifier un certain nombre de clichés dans son dernier documentaire. Sans prétendre brosser un portrait exhaustif de ce quartier défavorisé de la métropole québécoise, Magnus Isacsson nous montre comment des jeunes gens qui l'habitent composent avec la réalité qui les entoure. Ces garçons — qui se nomment Alexandre, Danny, Michael et Mickerson — cherchent à surmonter les



Ma vie réelle, de Magnus Isacsson, Québec, 90 min.

nombreux obstacles auxquels ils sont confrontés. Afin d'y parvenir, ils exposent leurs difficultés quotidiennes à Don Karnage, un animateur communautaire qui tente de favoriser leur épanouissement personnel.

UNE ÉCRITURE FORT SOBRE

Comme dans ses films antérieurs, Magnus Isacsson adopte un style d'une grande simplicité pour relater le cheminement des principaux personnages de sa narration. En d'autres termes, il évite toute forme de maniérisme pour saisir rigoureusement les traits essentiels de ses sujets. Sur le plan visuel, Isacsson varie adéquatement les angles de prises de vue de la caméra et met en valeur la photographie dépouillée de l'opérateur

expérimenté Martin Duckworth. De fait, Isacsson et son collaborateur décrivent avec doigté un univers largement méconnu du spectateur. Sur le plan sonore, le cinéaste utilise la narration en voix hors-champ avec pondération afin d'assumer son double rôle d'observateur et d'intervieweur face aux divers intervenants du film. Adeptes du cinéma direct, Magnus Isacsson suit de très près ses différents sujets, les cerne dans leur environnement, durant un long laps de temps : précisément, il nous dévoile les moments les plus significatifs de la vie quotidienne de quatre jeunes gens qui ont pour dénominateurs communs d'apprécier particulièrement le rap, d'être issus de milieux fort modestes et d'avoir abandonné l'école de manière prématurée.

DES EXPÉRIENCES ÉPROUVANTES

Dès le début de sa narration, le cinéaste annonce au spectateur sa volonté de s'opposer à une représentation sommaire des personnages, qui pourrait confiner à une certaine forme de fatalisme. Dans cet esprit, Isacsson nous fait découvrir des individus conscients des luttes qu'ils doivent mener afin d'améliorer leur sort au sein de la société dans laquelle ils se meuvent. Malgré des ressources financières particulièrement restreintes, les deux frères Stiverne semblent aptes à composer avec le monde qui les entoure. Progressivement, on apprend qu'ils ont vécu des expériences déplorables, qu'ils ont été abandonnés en bas âge par leurs parents et qu'ils ont été placés dans différents foyers d'accueil. L'un et l'autre ont ainsi souffert d'un important manque de stabilité durant leur enfance. Cela explique, en partie, le fait que Michael ait temporairement emprunté la voie de la délinquance. Pourtant, l'aîné des frères Stiverne admet qu'il a tiré de cette erreur de parcours d'opportunes leçons et qu'il a cessé de commettre des gestes répréhensibles.

Il reste que Michael doit se rendre à chaque fin de semaine en prison afin d'y purger une peine à laquelle il a été condamné. De manière à donner forme à cette problématique, le cinéaste représente le passage du jeune homme de la vie normale à la vie carcérale. Ayant réussi à établir une relation de familiarité avec le garçon d'origine haïtienne, Isacsson le filme naturellement lorsqu'il se rend au pénitencier. Syntaxiquement parlant, le documentariste utilise, par moments, la caméra à l'épaule et fait alterner des plans serrés avec des plans larges, dans le but d'écarter toute espèce d'esthétisme de son œuvre. En outre, Magnus Isacsson suit Michael jusqu'à la porte de la prison et nous laisse clairement entendre que l'action qui aura lieu en hors-champ s'inscrira dans le sillage de la représentation à l'intérieur du champ de la caméra : Michael Stiverne se gardera de se laisser influencer par des gens peu recommandables durant sa période de détention. Loin de manifester de la naïveté envers le jeune homme, le cinéaste permet au spectateur d'appréhender, réellement et métaphoriquement, la démarche d'un individu qui a



Magnus Isacsson

compris, de façon pénible, que le monde interlope pouvait lui causer bien des tracas...

LE POTENTIEL ET LES LIMITES DU RAP

À notre avis, le personnage le plus fascinant du film de Magnus Isacsson est celui d'Alexandre, qui se distingue nettement de ses pairs en raison de son éloquence et de son extraversion. Le spectateur pourra constater qu'Alexandre se sert volontiers de son habileté langagière pour lui dévoiler certains des mystères de sa psyché. Parmi les scènes marquantes du documentaire, référons-nous à celle où l'on voit le jeune homme se lancer dans une envolée lyrique de rap dans laquelle il témoigne expressément du ressentiment qu'il entretient envers sa mère, Céline. En utilisant des mots élémentaires, mais vifs, il règle ses comptes avec cette dernière et lui exprime, *in absentia*, sa révolte par rapport à l'abandon qu'elle lui a infligé. Sur le plan visuel, Isacsson choisit d'épouser le rythme du mouvement, de la scansion d'Alexandre afin de traduire l'intensité de ses états

d'âme face à une réalité qu'il a beaucoup de mal à apprivoiser. En se servant d'un plan très long et en opérant des effets de focales minutieux, le réalisateur suggère avec adresse le dévouement du garçon envers son art. Certes, durant un moment, le pouvoir cathartique du chant s'avère indéniable. Et pourtant, cette séquence n'évoque pas l'ensemble des émotions que le jeune homme éprouve pour sa mère. En effet, Alexandre entretient des sentiments très ambigus par rapport à Céline.

DE PÉNIBLES « RETROUVAILLES »

Une des séquences les plus significatives du long métrage d'Isacsson reste celle qui dépeint les retrouvailles d'Alexandre et de sa mère, Céline, dans l'appartement de cette dernière, toxicomane. De façon claire, le jeune homme attendait avec impatience de renouer avec celle qui l'a mis au monde. Néanmoins, une fois chez elle, il ressent une vive déception par rapport à l'attitude égoïste et irresponsable qui caractérise la quadragénaire : elle le reçoit de manière particulièrement

cavalière et ne manifeste guère d'affection à son égard. Ayant recours à des mouvements de caméra souples et à un découpage précis, le cinéaste nous révèle à quel point la mère d'Alexandre est ravagée par le fléau de la drogue. Par ailleurs, en cadrant Céline et Alexandre constamment à distance l'un de l'autre, le réalisateur nous suggère l'incapacité des deux êtres à se rejoindre vraiment dans l'espace et le temps. Magnus Isacsson clôt ce passage insolite en se servant d'un plan serré qui identifie le malaise d'Alexandre : celui-ci est incapable de cacher à l'œil de la caméra la déception qu'il ressent par rapport au comportement embarrassant de sa mère.

stimulant. Dans ce cas, l'utilisation d'un plan d'ensemble nous montrant Mickey en train de peaufiner son texte, tandis qu'un chauffeur de camion de l'entreprise gare son véhicule à quelques mètres de lui, se révèle éclairante. Par le biais de ces images symboliques, dues aux hasards propres au tournage et à la capacité du cinéaste de les incorporer à sa narration, Magnus Isacsson nous dépeint finement le goût musical d'un jeune homme, lequel se situe à contre-courant de la grande majorité de ses collègues. En termes sonores, il convient de souligner que le réalisateur utilise pertinemment la musique enlevée de Robert Marcel Lepage : ce dernier insuffle un

tenter d'aller vivre seul en appartement afin de rompre le cordon ombilical l'unissant à ses parents. Ultérieurement, les événements se précipitent et on voit Danny emménager, avec enthousiasme, dans son nouveau logement. Ayant recours à d'audacieuses ellipses et réaffirmant une dialectique du champ et du hors-champ narratifs, le cinéaste signifie au spectateur que Danny relève un défi majeur dans le processus de son développement personnel. Concrètement, le jeune homme se garde de sombrer dans le farniente, voire dans le défaitisme, en se procurant un espace d'autonomie idoine. Du reste, on remarquera que le réalisateur trace une dichotomie bien sentie entre la nouvelle attitude de Danny, qui s'efforce d'améliorer considérablement sa qualité de vie, et celle de sa mère, qui se complait dans la représentation du monde réductrice que véhiculent des émissions de télévision médiocres.

Grâce à *Ma vie réelle*, Magnus Isacsson, cinéaste du regard, achève son parcours artistique de façon brillante. La réussite du dernier film du documentariste découle de sa capacité à créer des images et des sons authentiques sans jamais renoncer à atteindre une élégance stylistique fondamentale. Établissant une relation étroite entre les dimensions éthique et esthétique de la narration, le cinéaste nous prouve, une fois de plus, que la quête de la vérité cinématographique ne saurait s'imposer au détriment de l'équilibre formel et vice-versa. Évitant les écueils du film à thèse, il réalise une œuvre pénétrante qui, au-delà des stéréotypes racoleurs, donne à entendre la musique intérieure qui anime ses principaux personnages. Dans ces circonstances, il faut souhaiter que d'autres metteurs en scène québécois prennent bientôt la relève d'Isacsson et qu'ils sachent créer des documentaires engagés, dans lesquels ils parviendront à concilier l'étude psychologique de l'être humain, l'observation sociopolitique de la réalité et l'affirmation d'un idéal artistique élevé. ┘

La réussite du dernier film du documentariste découle de sa capacité à créer des images et des sons authentiques sans jamais renoncer à atteindre une élégance stylistique fondamentale.

UNE ESTHÉTIQUE CONTRASTÉE

Un des principaux mérites de *Ma vie réelle* réside dans son montage synthétique, qui permet au réalisateur de mettre en lumière les fragments les plus emblématiques de la vie du quatuor de jeunes gens. Organisant l'espace et le temps de l'œuvre de manière harmonieuse, Magnus Isacsson parvient à juxtaposer deux univers : celui du réel et celui de l'imaginaire des protagonistes. En d'autres termes, le documentariste trace des cadres spatiotemporels complémentaires, correspondant à la personnalité de chacun de ces individus. Ainsi, Isacsson suggère adroitement au spectateur que la résolution des problèmes vécus par les sujets filmés passe par l'actualisation de leurs passions particulières. En ce qui a trait à Mickey Stiverne, par exemple, on constate qu'il réussit à surmonter l'épreuve de s'acquitter d'un travail fastidieux en préservant un espace onirique dans lequel il peut se projeter. Durant une séquence évocatrice du film, on voit le jeune homme profiter d'une pause au travail pour composer, sur son téléphone portable, un air de rap

élan remarquable aux mots de Mickey et facilite notre compréhension des valeurs qui animent ce jeune homme.

LE FOND ET LA FORME DE L'ŒUVRE

Même si Danny ne possède pas une créativité comparable à celle d'Alexandre et de Mickey en matière musicale, il demeure un jeune adulte qui souhaite s'épanouir au sein de la société. Cependant, un manque d'estime de soi prononcé l'empêche de mener à terme ses projets les plus chers. Toutefois, il croise un jour sur son chemin, l'animateur communautaire Don Karnage, qui lui redonne confiance en ses propres moyens. Saisissant cette rencontre, « en direct », dans un style minimaliste, Magnus Isacsson utilise des cadrages serrés pour traduire l'importance de la communication corporelle des deux interlocuteurs, à travers leur conversation fertile. Le spectateur attentif ne tarde pas à constater que le réalisateur atteint une appréciable adéquation entre la forme de la scène et son contenu. Cela dit, le documentariste nous signale que l'animateur communautaire convainc son interlocuteur de

1. Il s'agit des émeutes qui ont eu lieu dans cet arrondissement suite à la mort de Freddy Villanueva en août 2008.